

LES
LIVRES ROSES
POUR LA JEUNESSE

N°
264



DANS LES PRAIRIES
DU CANADA



IRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (6°)
LE VOLUME, 20 CENTIMES; FRANCO, 25 CENTIMES

POUR LES ÉTRENNES

La 11^e Série des LIVRES ROSES

vient d'être mise en vente
dans un élégant emboîtage

Elle comprend les 24 volumes ci-dessous (n^{os} 241 à 264) :

- | | |
|---|---|
| 241. — Le Petit Patriote. | 254. — Les Débuts d'un grand Inventeur. |
| 242. — Le Petit Inventeur. | 255. — Bob, le petit Écossais. |
| 243. — Au fond de la Sibérie. | 256. — Oulo, le petit Canaque. |
| 244. — Jour de Victoire. | 257. — Le Dormeur éveillé. |
| 245. — La Haine du Fakir. | 258. — La Ville aux cent Pagodes. |
| 246. — Les Petits Français au Japon. | 259. — Les Petits Écoliers alsaciens. |
| 247. — La Bonne petite Anglaise. | 260. — En l'an 1950. |
| 248. — Au bord du lac Léman. | 261. — Le Roi des Corsaires. |
| 249. — Les Écoliers norvégiens. | 262. — Mémoires de deux petits diables. |
| 250. — Guignol fait la guerre. | 263. — Comment on fait son avenir. |
| 251. — Cinq histoires de Poilus. | 264. — Dans les prairies du Canada. |
| 252. — Les Premières Armes du chevalier Bayard. | |
| 253. — La Dentellière de Bruges. | |

Prix. 5 fr. 50

Si vous n'avez pas ces volumes, c'est un joli cadeau à demander pour vos étrennes. Si vous les avez déjà, recommandez-les à vos petits amis et dites-leur combien ils vous ont intéressés. Et pour recevoir régulièrement les suivants, demandez un

Abonnement pour 1920

(n^{os} 265 à 288)

France et Colonies.	5 fr. 50
Étranger.	6 francs



Chez tous les libraires et LIBRAIRIE LAROUSSE, r. Montparnasse, Paris (6^e)

Pour paraître le 3 janvier 1920

N^o 265. — Les Aventures de Kiki.

LES LIVRES ROSES POUR LA JEUNESSE

DANS LES PRAIRIES DU CANADA

par Maurice FARNEY



11 Gravures — 1 Carte

LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS

13-17, RUE MONTPARNASSE. — SUCC^{LE}: RUE DES ÉCOLES, 58

UNE HEUREUSE NOUVELLE

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos jeunes abonnés et lecteurs qu'ils éprouveront une agréable surprise en ouvrant le prochain numéro des Livres roses, qui doit paraître le 3 janvier prochain.

Les gravures de ce numéro et des volumes suivants, qui jusqu'à ce jour étaient tirées en noir, seront désormais tirées en plusieurs couleurs. Elles charmeront ainsi leurs yeux autant que les récits charment déjà leur esprit et leur cœur.

Nous avons l'assurance que cette heureuse innovation, à laquelle nous songions depuis longtemps, leur causera un grand plaisir. Ils verront là une nouvelle preuve de notre désir de leur être agréable en améliorant sans cesse leur publication favorite.

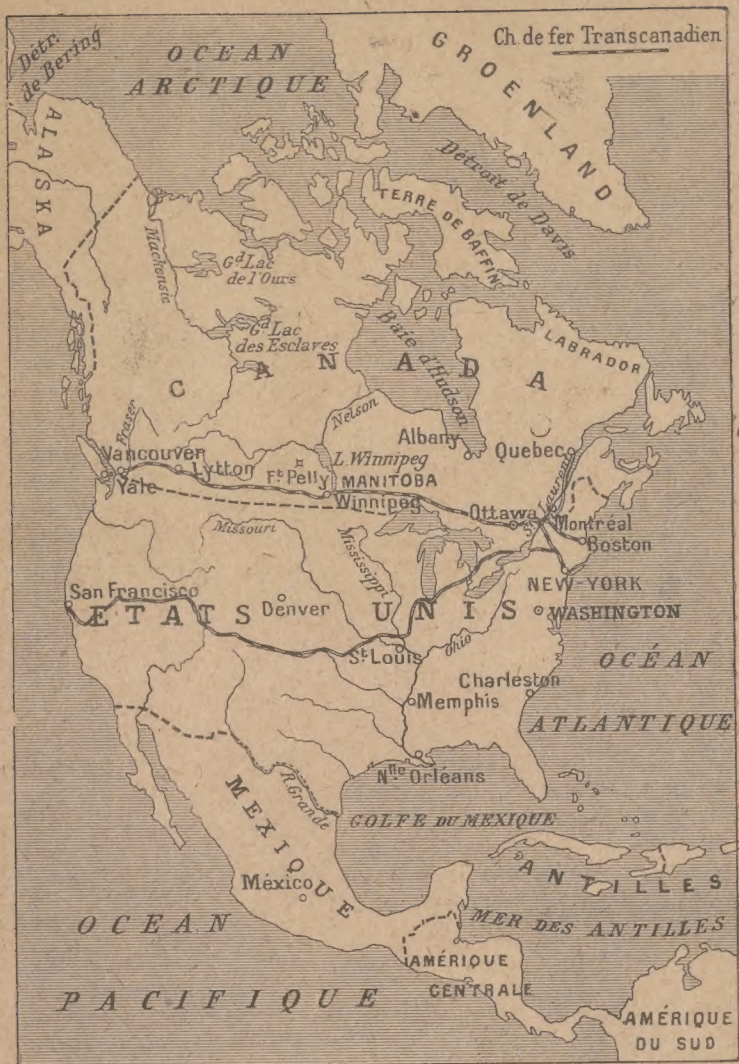
PRÉFACE

Américain et Canadien, deux noms aimés de la France, et que nous trouvons réunis dans une série d'aventures émouvantes, à travers le Canada occidental et la Colombie anglaise.

Nous avons déjà vu, dans le *Livre Rose* intitulé : « Les Canadiens héroïques », des notions générales sur la géographie du Canada. La partie où se passe ce nouveau récit est moins connue, plus sauvage : c'est un pays neuf. Il comprend d'immenses prairies, de vastes forêts et, en se rapprochant de l'océan Pacifique, les montagnes Rocheuses, aux défilés profonds et pittoresques, surtout le long du fleuve Frazer.

Ce qui distingue surtout l'Ouest canadien, ce sont ses lacs et ses cours d'eau innombrables qui lui donnent une physionomie toute particulière. Parmi les principaux lacs, on remarque le lac Winnipeg, qui reçoit la Red-River, avec son affluent l'Assiniboine ; le lac Winnipégosis, qui se déverse dans le premier ; le lac Manitoba, etc. Le sol renferme de grandes richesses minérales et les mines d'or sont très riches dans les montagnes de l'Ouest.

Nos petits lecteurs auront l'occasion de connaître ce pays et ses villes principales, en suivant le voyage aventureux de deux jeunes Canadiens et d'un de leurs amis, Américain du Nord, qui, de Québec, se rendent dans les mines d'or du Frazer, pour remplir une mission dans laquelle ils font preuve d'une énergie, d'un courage et d'une persévérance remarquables.



DANS LES PRAIRIES DU CANADA

I. — SUR LES RIVES DE L'HUDSON

Deux jeunes gens, William Langford et Henri Elliot, avaient fait connaissance pendant un long voyage en Europe. Ils venaient de visiter ensemble l'Angleterre, la France, l'Italie et les autres pays qui présentent de l'intérêt au point de vue des sites, des mœurs et de l'industrie. Cette vie commune d'excursions et d'aventures les avait liés d'une profonde amitié et ils étaient devenus inséparables.



LE JEUNE AMÉRICAIN PRÉSENTA SON AMI

William Langford avait vingt ans. C'était le fils de M. Harris Langford, industriel d'Albany, ville des États-Unis. Svelte, élancé, plein de distinction, avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus, il était un modèle parfait de la race anglo-saxonne. On l'avait habitué, dès son enfance, à tous les exercices physiques. D'un caractère énergique, plein de franchise, avec une grande douceur, c'était un ami sûr et dévoué pour ceux auxquels il avait

donné son affection et sa confiance. Il avait reçu une instruction solide et pratique et il venait de compléter son éducation par un voyage en Europe, quand il connut Henri Elliot.

Celui-ci était un Canadien de Québec, descendant d'une famille française du ^{xvii}^e siècle. Son père, propriétaire de nombreuses mines situées dans la Colombie anglaise, habitait la vieille cité canadienne avec un autre fils, nommé Louis, âgé seulement d'une douzaine d'années. Henri Elliot se préparait à prendre le diplôme d'ingénieur des mines. Il était du même âge que son ami William et, comme lui, grand et fort, mais brun tel qu'un Français du Midi. Son esprit fin, son caractère gai et expansif, son excellent cœur en faisaient un ami aussi précieux que fidèle.

En revenant d'Europe, William avait invité son ami, qui se rendait à Québec, à s'arrêter à Albany, situé sur la route du Canada. C'est au moment où ils vont arriver dans cette ville par le train de New-York, que nous rencontrons les deux jeunes voyageurs.

« Préparons nos bagages, dit William, dans quelques minutes nous serons à Albany. Mon père viendra sans doute au-devant de nous, car je l'ai prévenu de notre arrivée.

— Je suis impatient d'être à Albany, repartit Henri, car j'espère y recevoir des nouvelles de mon père ; je lui ai fait connaître mon intention de passer quelques jours ici. »

Ils eurent à peine le temps de tirer leurs valises des filets et d'épousseter leurs vêtements couverts de poussière, que le train pénétrait dans l'immense hall de la gare d'Albany.

A peine les deux amis furent-ils descendus du wagon, que William aperçut son père qui accourait vers lui. Après les premières effusions de joie, le jeune Américain présenta son ami.

« M. Henri Elliot, » dit-il.

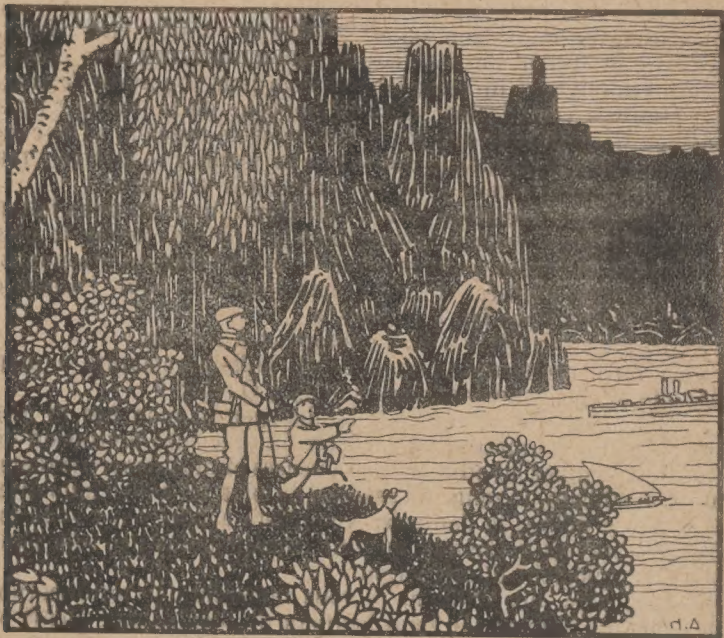
Aussitôt, M. Langford tendit la main au Canadien.

« Je suis heureux, monsieur Henri Elliot, que vous ayez bien voulu accompagner mon fils à Albany. Vous pourrez considérer ma maison comme la vôtre. Nous tâcherons que votre passage parmi nous vous soit aussi agréable que possible. »

Le père de William était un Yankee de la meilleure souche : fort, trapu, les cheveux en brosse, la figure rasée, à l'exception d'une barbiche qui pendait au menton, le teint rouge et le regard perçant ; c'était bien le type de ces Américains du Nord qui, en quelques années, ont placé leur pays parmi les plus puissants du

monde. Ses traits respiraient à la fois la force, la volonté, l'honnêteté et la benvieillance.

Une voiture transporta nos voyageurs dans le centre de la ville où habitait l'industriel et les jeunes gens purent se reposer de leur long voyage sur terre et sur mer.



ILS ADMIRÈRENT LES RIVES DE L'HUDSON

Albany est le chef-lieu de l'État de New-York ; la ville, située sur les bords de l'Hudson, a le plus bel aspect, avec son magnifique Capitole, qui s'élève comme un colosse au-dessus de la cité, et ses nombreux clochers gothiques. Les quais sont bordés de steamers qui forment une sorte de ville flottante. Ses rues, larges et droites, sont garnies de riches magasins.

Lorsqu'ils furent reposés de leurs fatigues, William et Henri visitèrent les lacs George et Champlain, dans une région des plus pittoresques, au milieu de montagnes verdoyantes ; ils admirèrent aussi les rives de l'Hudson ; ce fleuve présente des sites remar-

quables, dont le plus célèbre est celui des Palissades, rochers qui ressemblent à des murs d'antiques forteresses bâties par des géants.

Le temps se passait joyeusement en chasses et en excursions, dans ce pays si riche par ses mines et par son industrie.

En rentrant, un soir, Henri trouva une lettre de son père qui vint interrompre son séjour à Albany : « Mon cher Henri, « écrivait M. Elliot, j'ai à te confier une mission des plus délicates qui t'obligera à un assez long voyage dans l'ouest du Canada. « Le mauvais état de ma santé m'empêche de la remplir moi-même. Je ne puis te dire ici le but de cette mission, tu le connaîtras dès ton retour. Je désire que tu viennes te mettre à ma disposition sans retard et je t'attends dans la huitaine.

« Si M. Harris Langford et ton ami Henri, dont tu m'as fait si souvent l'éloge, veulent t'accompagner, ils me feront le plus « vif plaisir et seront les bienvenus. Présente-leur, en attendant, « mes sincères amitiés et mes remerciements pour l'aimable « accueil qu'ils t'ont fait à Albany. »

Henri lut cette lettre à M. Langford et à son fils.

« Eh bien, messieurs, demanda-t-il, puis-je répondre à mon père que je vous emmène tous les deux à Québec ?

— Mon cher Henri, répondit l'industriel, ni mon âge ni mes affaires ne me permettent d'accepter la gracieuse invitation de M. Elliot. Veuillez lui adresser mes excuses et mes remerciements. Quant à William, je songe à l'associer au plus tôt à mon industrie, mais, s'il le désire, je l'autorise volontiers à faire avec vous un voyage à travers le Canada, qu'il ne connaît point : ce sera pour lui un complément d'instruction.

— Mon père, dit William, je vous remercie de l'autorisation que vous me donnez ; je serai heureux d'accompagner Henri et de l'aider, si je le puis, dans l'accomplissement de sa mission.

— Merci, monsieur Langford, merci, mon cher William, s'écria le jeune Canadien, je n'en attendais pas moins de votre amitié. »

II. — UNE MISSION LOINTAINE

Quelques jours plus tard, les deux amis arrivaient à Québec, où William recevait l'accueil le plus chaleureux de M. Elliot et du jeune Louis. Québec, fondé sous le règne de Henri IV, par l'illustre navigateur Champlain, est situé, en amphithéâtre, sur une colline qui s'étend au bord du Saint-Laurent et au sommet de laquelle dominant la citadelle et la cathédrale. Le fleuve, large

comme un lac, s'étend à perte de vue dans la vallée et va se jeter dans l'océan Atlantique. Québec est une ville bien française où les noms des rues et les enseignes des magasins pourraient faire croire qu'on se trouve dans une vieille cité de Normandie.

« Ton voyage peut être retardé de quelques jours, dit M. Elliot à son fils, car j'attends un télégramme qui décidera de la route que tu devras prendre. Il ne peut tarder. Profite de ce moment de loisir pour faire connaître Québec et ses environs à ton ami William.

Ils n'eurent le temps de faire aucune excursion, car les nouvelles que M. Elliot attendait arrivèrent le soir même, et celui-ci, dès le lendemain matin, fit appeler son fils pour lui donner connaissance de la mission qu'il avait à remplir. William, qui était présent, voulut se retirer par discrétion.

« Non, monsieur William, restez avec nous, lui dit M. Elliot, ce que je vais expliquer à mon fils, vous pouvez le connaître sans inconvénient. Il vaut mieux même que vous en soyez instruit comme Henri, puisque vous voulez bien l'accompagner dans le voyage, bien long peut-être, qu'il va entreprendre sans délai.

— Votre confiance m'honore, répondit William, en s'inclinant.

— Vous savez, continua M. Elliot, que je possède des mines importantes sur les bords du fleuve Frazer, près de Yale, dans la Colombie anglaise, à l'extrême ouest du Canada. Ces mines d'or, que j'ai nommées Elliot Claim, sont en pleine exploitation et leur rapport est considérable, mais, à cause du climat qui m'était funeste, j'ai été obligé de renoncer à habiter les régions pittoresques du Frazer et j'ai dû remettre à un gérant la direction et l'exploitation de ces mines. Cet homme, nommé Manuel Alvarez, avait toute ma confiance, lorsque, il y a quelques semaines, un Anglais de mes meilleurs amis, M. Peter Cook, qui habite Yale, sur les bords du fleuve, dans la région minière, m'a prévenu que les mines sont en mauvais état, que les galeries ne sont pas entretenues et menacent de s'écrouler et que le gérant les laisse envahir par des mineurs étrangers qui les exploitent sans pudeur.

— La conduite de ce gérant est indigne ! s'écria Henri.

— J'aurais voulu me rendre tout de suite à Yale, mais l'état de ma santé ne me permet pas ce voyage qui, pourtant, est des plus urgents, puisqu'il s'agit de toute notre fortune. J'ai pensé, mon cher Henri, qu'aujourd'hui tu pourrais me remplacer, aller te rendre compte de l'état de ces mines et prendre les mesures nécessaires pour mettre fin au désordre qui peut s'y être introduit. Tu emporteras tous les plans et papiers indispensables à la défense de mes intérêts.

— Mon père, soyez sûr que je ferai de mon mieux pour répondre à votre confiance.

— M. Peter Cook m'avait informé dans sa lettre qu'il allait venir dans les environs du lac Winnipeg et que, par un télégramme, il me ferait connaître son adresse. C'est justement cette adresse que j'attendais, car je tiens à ce que tu voies cet ami dévoué et que tu lui demandes des renseignements précis et nécessaires, avant de te rendre à Yale.

— Et où se trouve-t-il en ce moment ?

— Sa dépêche m'apprend qu'il est à Winnipeg, capitale du Manitoba, située sur la Red-River (Rivière Rouge). C'est une des principales stations du Transcontinental Canadien que vous allez prendre pour vous rendre sur le Fraser. Vous vous arrêterez donc à Winnipeg : il faut à tout prix rencontrer M. Peter Cook.

— Nous ne continuerons pas notre chemin sans l'avoir vu.

— Voici une lettre que tu lui présenteras en arrivant, et qui lui donnera les explications nécessaires. Allons, mes enfants, faites vos préparatifs de départ. John va vous aider dans ce travail, car j'ai décidé qu'il vous accompagnerait dans votre voyage.

— Ah ! Je vous en remercie, mon père, nous ne pouvions avoir un meilleur serviteur.

— Oui, c'est un brave garçon, expliqua M. Elliot : il sait tout faire. C'est un alifornien qui a mené la vie de trappeur dans les montagnes Rocheuses et dans les prairies de l'Ouest canadien ; chasseur adroit, tireur merveilleux, habile cuisinier, habitué aux plus rudes travaux, il peut vous être d'une grande utilité. Il est à mon service depuis plusieurs années et je n'ai jamais eu un reproche à lui adresser. »

Au moment où M. Elliot allait se retirer, le jeune Louis, qui avait assisté à cette scène, attentif et silencieux, s'écria tout à coup :

« Père, autorise-moi à partir avec mon frère et M. William. »

M. Elliot fut très surpris d'une demande à laquelle il ne s'attendait pas du tout.

« Mon enfant, dit-il, tu ne te rends pas compte des fatigues d'un voyage de plusieurs milliers de kilomètres, où tout est imprévu, où peuvent se présenter de sérieuses difficultés et des marches pénibles dans les montagnes Rocheuses.

— O mon père, c'est une bonne occasion pour moi de visiter notre pays ; sous la protection de mon frère et de son ami, je n'ai rien à craindre ; sois certain que je supporterai facilement toutes les fatigues. N'ai-je pas appris tous les sports ?

— Je sais, mon petit Louis, que tu montes à cheval comme un Indien, que tu nages comme un poisson et que tu es déjà un habile tireur ; je sais que tu as de la volonté et du courage, mais, quand même, il s'agit ici d'une mission pour laquelle ton frère doit employer toute son activité, toute son énergie, tous ses moyens d'action. Il ne faut pas qu'un enfant puisse le gêner dans son entreprise.



LES JEUNES GENS MONTAIENT DANS LE TRAIN DU TRANSCONTINENTAL

— Je ne le gênerai pas, repartit Louis, je te le promets.

— En tout cas, ajouta M. Elliot, c'est ton frère qui est ici le maître ; est-il disposé à t'emmener avec lui ?

— Mon père, dit Henri, je ne puis m'opposer à ce que vous accordiez à mon frère la faveur qu'il demande. Notre voyage se fera surtout par voie ferrée : il ne présente aucun danger. Ce sera pour Louis un moyen de s'instruire aussi agréable que pratique ; mon ami William et moi nous veillerons sur lui.

— Qu'il soit donc fait selon son désir, » répondit M. Elliot.

Les préparatifs du départ avaient été rapidement terminés, grâce à l'activité et à l'adresse du brave John, que la perspective d'un voyage avec ses jeunes maîtres remplissait de joie, et, le lendemain matin, nos jeunes gens montaient dans le train du Transcontinental Canadien pour se rendre à Winnipeg.

III. — CONSÉQUENCES D'UN OUBLI

Cette ligne immense traverse tout le Canada de l'est à l'ouest, sur une longueur de près de 1.500 kilomètres, en passant par de nombreuses stations dont les principales sont : Québec, Montréal, Ottawa, la capitale du Canada ; Winnipeg, où commence la vaste région des prairies ; Lytton et Yale, sur le Frazer, et Vancouver, sur l'océan Pacifique.

Le voyage se fit sans incident jusqu'à Winnipeg, ville de 50.000 à 60.000 habitants, aux rues larges et droites, qui, comme la plupart des cités de l'Amérique du Nord, a grandi avec une rapidité étonnante.

Nos jeunes voyageurs savaient que M. Peter Cook était descendu au Continental Hôtel : ils s'y rendirent aussitôt.

« M. Peter Cook ? demanda Henri.

— Il a quitté l'hôtel, ce matin.

— Il est retourné en Colombie ?

— Non ; une dépêche urgente l'a appelé à Sainte-Agathe, sur la Rivière Rouge, à une cinquantaine de kilomètres au sud de Winnipeg.

— Il n'a pas laissé un mot à l'adresse de M. Elliot ?

— Non, monsieur, mais il a déclaré qu'il serait de retour dans quelques jours.

— Peut-on aller facilement à Sainte-Agathe ?

— Oui, vous avez le chemin de fer et les bateaux canadiens et américains. Il n'y a plus de train avant ce soir, mais un steamer va partir dans quelques instants ; en le prenant, vous serez à Sainte-Agathe dans l'après-midi.

— Alors, dit Henri à ses compagnons, partons pour Sainte-Agathe ; nous ne pouvons attendre ici quelques jours. Ce contretemps, je l'avoue, est dû à une maladresse de ma part ; nous avions bien l'adresse de M. Peter Cook, mais j'ai oublié une chose essentielle, c'est de le prévenir de notre départ pour Winnipeg.

— Nous étions si sûrs de le trouver ici, répartit William.

— Oui, mais si M. Peter Cook a donné son adresse, il ignorait le

moment où mon père ou toute autre personne envoyée par lui viendrait le trouver ici.

— C'est vrai, dit William, il faut au plus vite réparer cet oubli, en nous rendant à Sainte-Agathe. »

Les jeunes voyageurs furent bientôt sur le quai, où plusieurs bateaux à vapeur étaient prêts à lever l'ancre : les uns pour rejoindre le lac Winnipeg, au nord ; d'autres pour se diriger vers l'Assiniboine, large rivière qui vient du nord-ouest ; enfin, ceux qui se préparaient à remonter la Red-River, vers les frontières des États-Unis.

Henri et ses compagnons prirent place sur le *Franklin*, qui allait quitter le quai.

« Ce doit être un américain, dit William ; son nom l'indique. »

Ces bateaux sont admirablement installés et aménagés avec un grand luxe. Comme la concurrence est grande entre les steamers américains et canadiens, ils luttent entre eux de vitesse et de confortable, pour attirer les voyageurs. On peut y passer agréablement les quelques heures que dure le trajet de Winnipeg à la frontière des États-Unis. Le salon du premier étage est orné de meubles élégants et de riches tapis ; une bibliothèque bien choisie est à la disposition des passagers. Sous le pont, une vaste salle à manger permet de se restaurer pendant le voyage. Pour contempler le paysage, on peut circuler sur une galerie extérieure qui fait le tour du steamer.

Dès le départ, le vapeur se lança avec une grande rapidité sur la Rivière Rouge, malgré le courant contraire.

« Avec cette vitesse extraordinaire, dit William, nous aurons bientôt rejoint M. Peter Cook. »

— Le pilote va être obligé de ralentir, expliqua Henri ; des îlots sont épars dans la rivière et doivent gêner la navigation.

— En tout cas, notre steamer n'a pas l'air de s'en soucier, car il marche de plus en plus à une allure désordonnée.

— Il faut, répliqua Henri, qu'il y ait là une question de concurrence et un steamer rival doit s'avancer pour nous dépasser.

— Oui ! s'écria le petit Louis, voyez ce bateau qui tourne cet îlot à toute vapeur. »

Une foule de passagers s'étaient précipités sur les galeries et poussaient des cris bruyants.

« Que se passe-t-il ? demanda William. »

— Serait-ce un accident ? »

Ils s'avancèrent sur le côté gauche du steamer, où se trouvaient le capitaine et les principaux officiers, entourés de voyageurs

qui lançaient des hourras frénétiques, agitant leurs chapeaux avec enthousiasme.

« Il ne passera pas ! Hourra ! Il est battu ! » criaient les passagers.

William qui, sur le lac Champlain, avait été témoin de scènes semblables, comprit tout de suite qu'il s'agissait d'une lutte de vitesse avec un concurrent. En effet, le bateau, chargé de voyageurs, signalé par Louis, avait tourné l'ilot et cherchait à dépasser le *Franklin*. Mais, on allait entrer dans un canal assez étroit, entre deux îles boisées, et l'avance était assurée à celui des deux vapeurs qui pourrait y pénétrer le premier.

Ces luttes sont fréquentes entre les steamers américains ; la vitesse est d'une grande importance aux yeux de ce peuple actif, dont le grand proverbe est : *time is money* (le temps est de l'argent). Aussi, les diverses sociétés de transport s'efforcent-elles d'attirer les voyageurs en luttant de rapidité les unes contre les autres. Les Américains se passionnent pour ces tournois, font des paris pour et contre, sans s'inquiéter du danger que présentent de pareilles courses, poussées parfois jusqu'à la folie.

Henri, qui voyait les choses d'un œil plus calme et qui n'avait aucun goût pour ces duels extravagants, s'approche du capitaine auquel les passagers criaient :

« Plus vite, capitaine, plus vite : le *Manitoba* gagne ! »

C'était le nom du bateau rival, un nom bien canadien.

« Capitaine, dit Henri, n'écoutez pas ces insensés ; à ce train, nous allons nous casser le cou.

— Ne vous faites pas de bile, » monsieur, répondit le capitaine d'un ton flegmatique.

Cependant, William se joignait à son ami pour engager le capitaine américain à cesser ce jeu dangereux. En effet, on arrivait au chenal et les deux steamers, beaucoup trop larges pour s'y lancer côte à côte, cherchaient à passer l'un devant l'autre, lorsque tout à coup le *Franklin*, heurté par son rival, fut poussé avec violence contre le rivage, où il vint s'enliser profondément, tandis que le *Manitoba*, blessé sur le côté, se penchait d'une manière effrayante, en s'enfonçant lentement dans la rivière.

« Je l'avais bien dit ! » s'écria Henri qui, jeté sur le pont du bateau par la force du choc, se relevait, en se frottant les reins. Il chercha son frère des yeux.

« Es-tu blessé, mon petit Louis ?

— Non, je n'ai rien, répondit l'enfant.

— Et William ? »



« IL NE PASSERA PAS ! HOURRA ! IL EST BATTU ! »

William, qui avait roulé au milieu des bagages, était déjà debout auprès de ses amis.

« Pas de mal ? lui demanda Henri.

— Non, et toi ?

— Absolument rien. »

Déjà des barques recueillaient les passagers du *Maniloba* et les conduisaient sur la rive voisine, tandis que ceux du *Franklin* descendaient sur la plage, où le bateau restait profondément encaissé. Le capitaine, toujours aussi flegmatique, la pipe à la bouche, surveillait le transbordement des bagages, que les matelots rangeaient en ordre sur le sol.

« Hé ! capitaine, je suppose bien que nous n'allons pas coucher ici, dit Henri à l'imperturbable Yankee.

— Ne vous faites pas de bile ! (c'était son mot favori), nous attendons qu'un autre steamer vienne à passer, ce qui ne peut tarder. »

Après une bonne heure d'attente, un vapeur, prévenu par signaux, s'arrêta à l'endroit du naufrage ; les bagages y furent rapidement installés et les voyageurs prirent place sur le pont comme si rien ne leur était arrivé : on avait déjà oublié l'accident.

Nos amis arrivèrent à Sainte-Agathe avec un léger retard et se rendirent aussitôt au seul hôtel du bourg.

« M. Peter Cook, répondit le maître d'hôtel à Henri qui l'interrogeait, est parti ce matin pour Livingstone, au nord de Fort-Pelly, sur la Swan-River, où il possède de nombreux troupeaux.

— Mais c'est le Juif errant que ce M. Peter Cook ! s'écria Louis.

— Il faut maintenant, dit Henri, que nous partions pour Livingstone.

— Cet endroit est-il loin d'ici ? demanda l'enfant.

— Il est situé à l'ouest du lac Winnipégois, où va se jeter la Swan-River ; tu dois connaître ce pays, mon brave John ?

— Oui, répondit le Californien, c'est dans ces prairies que j'ai mené, pendant plusieurs années, la vie dure et périlleuse de trappeur, des montagnes Rocheuses à la région des lacs. C'est le pays des Indiens Cris et Chippewas, qui maintenant sont à demi civilisés, mais qui, de mon temps, étaient sauvages et ennemis des Blancs.

— Je serais curieux de rencontrer de vrais Indiens ! dit Louis.

— Malheureusement, on n'en voit plus guère qu'au théâtre », répartit William.

IV. — AVENTURES ÉMOUVANTES

Les jeunes voyageurs durent revenir à Winnipeg, où ils prirent le train pour Fort-Pelly, sur l'Assiniboine, par un embranchement qui se détache du Transcontinental Canadien et se dirige vers le nord. Arrivés dans cette petite ville, ils avaient plus de 100 kilomètres à faire à travers les prairies.



LES DEUX STEAMERS SE RENCONTRÈRENT

Là, s'étend une plaine immense. Au loin, l'horizon se confond avec le ciel ; c'est un océan, mais un océan couvert tantôt d'un gazon jauni par le soleil, tantôt de hautes herbes qui, agitées par le vent, ressemblent aux vagues de la mer. Souvent, l'œil s'arrête sur de grandes taches noires parsemées dans la plaine ; ce sont les

traces des incendies qui ont ravagé le sol, parfois sur de vastes étendues. On rencontre, dans ces prairies, des troupeaux d'antilopes, des loups, des renards, parfois des ours et des chats sauvages. On y trouve aussi des poules, des oies, des canards et des oiseaux de toute espèce. Sur les cours d'eau, les castors élèvent leurs digues et, dans la plaine, les chiens des prairies bâtissent les milliers de tanières semblables à des huttes, devant lesquelles ils se tiennent assis, comme de paisibles propriétaires.

« Notre voyage dans ces prairies, expliqua John, peut durer quelques jours ; il est donc nécessaire de nous munir de vivres et de tous les objets indispensables à la vie. Avant tout, il faut un chariot solide, tiré par de bons chevaux, et un conducteur qui connaisse parfaitement la marche à travers la prairie. »

John parlait en bon serviteur et en homme avisé ; aussi, chacun se mit à l'œuvre pour hâter les préparatifs. Le Californien fut chargé du matériel : il n'éprouva aucune difficulté à se procurer plusieurs chevaux nés dans les plaines de l'Assiniboine et aussi beaux que solides. Il acheta un chariot couvert d'une toile imperméable, pour le transport des caisses, des valises, des armes et des ustensiles nécessaires à la vie quotidienne.

De leur côté, Henri et William trouvèrent un guide nommé Steele qui connaissait toute la région des lacs et la vallée de l'Assiniboine. C'était un métis, âgé d'une quarantaine d'années, moitié Indien, moitié Yankee, noirci par le soleil, couvert de vêtements de cuir, comme les chasseurs canadiens ; il représentait bien le type de ces pionniers qui les premiers avaient pénétré dans cette région sauvage.

La petite caravane, composée de cinq personnes, quitta Fort-Pelly, un beau matin du mois d'août, et prit aussitôt la direction de la Swan-River. Louis et John occupaient le devant du chariot, conduit par Steele ; Henri et William les suivaient à cheval. Lorsque la nuit tombait, les voyageurs s'arrêtaient sur le bord d'un ruisseau où les chevaux trouvaient une eau limpide. Dès que le campement était installé, John, aidé du conducteur, creusait un trou dans la terre pour allumer du feu et placer une marmite sur la braise ou suspendre à des bâtons entre-croisés les morceaux du gibier tué pendant le voyage. Tous allaient ensuite s'étendre sous la tente du chariot.

Un soir, tout le monde reposait paisiblement, après une longue journée de marche ; le Californien veillait seul auprès du feu, qu'il entretenait avec soin, car les nuits sont toujours fraîches dans ces régions. Il avait, d'ailleurs, été décidé que, toutes les nuits,



H. AURENS

LES VOYAGEURS S'ARRÊTÈRENT SUR LES BORDS D'UN RUISSEAU

chacun des jeunes gens veillerait à tour de rôle, pour donner l'alarme en cas de danger. Tout à coup, John sentit un souffle tiède, venu de l'est, lui frapper le visage ; il se tourna du côté du vent et aperçut, à l'horizon, une ligne rouge qui formait, sur le ciel, un sinistre reflet.

Il comprit que le feu dévorait les herbes des prairies et que l'incendie s'avancait dans la direction du campement. Ces feux des prairies sont fréquents, lorsque les herbes sont desséchées par l'ardeur du soleil. « Qu'un Indien, écrit un voyageur, qu'un chasseur laisse tomber une étincelle de son briquet, que le vent emporte, loin du foyer des bivouacs, un brin de paille allumé, et des milliers d'hectares seront, en quelques heures, dévorés par les flammes. » John vit tout de suite le danger.

« Alerte ! cria-t-il, tout le monde debout ! »

En une minute, les voyageurs furent hors de la tente et l'entourèrent.

« Que se passe-t-il ? demanda Henri.

— Serions-nous attaqués par des Indiens ? ajouta Louis.

— C'est pire que cela, répondit John, regardez... »

Alors Henri et ses compagnons virent, au loin, le ciel coloré d'une vive lueur, sur une vaste étendue. On ne voyait encore ni fumée, ni flamme, à cause de l'éloignement, mais la chaleur qui déjà remplissait l'air indiquait bien qu'il ne s'agissait pas de quelques feux allumés par les Indiens, mais d'un de ces terribles accidents qui portent la ruine et la mort dans les prairies, avec une rapidité foudroyante.

« Il faut fuir immédiatement vers le sud ! s'écria Henri.

— Cette fuite serait inutile, monsieur, dit le conducteur Steele ; les flammes nous auraient atteints avant qu'il nous eût été possible de faire dix milles.

— Alors, faut-il nous laisser griller tout vifs ?

— Il n'y a qu'un moyen de fuir le danger, dit Steele ; je connais, à quelque distance d'ici, vers l'ouest, un petit lac, le White-Lake qui a trois à quatre milles de longueur et deux milles de largeur. Si nous pouvons y arriver, nous serons à l'abri du danger.

— Allons-y bien vite, alors ! » s'écria William.

Le chariot fut aussitôt attelé et les jeunes voyageurs se mirent rapidement en route vers le lac indiqué par le guide. Les chevaux paraissaient comprendre le péril dont ils étaient menacés : ils tendaient les naseaux vers l'est et aspiraient l'air chaud, en relevant les oreilles. Il fallait les retenir, tant ils étaient pressés de fuir au loin. Cependant le vent devenait de plus en plus violent et la cha-

leur augmentait. On voyait, déjà, au loin, l'éclat des flammes à travers une fumée qui s'élevait, en tourbillonnant, à une grande hauteur. Déjà aussi, des bœufs, des chevaux sauvages et d'autres quadrupèdes, chassés par l'incendie, commençaient à passer, fuyant, affolés, vers l'ouest.

« Quelle jolie chasse, disait William, nous pourrions faire en ce moment, si ce maudit incendie ne nous pressait pas nous-mêmes.



LES CHEVAUX ALLAIENT AU GALOP

— Avant tout, songeons à notre vie, repartit Steele; puissions-nous arriver à temps au White-Lake, qui seul peut nous sauver.

— Est-il loin d'ici ? demanda Louis.

— A deux milles au moins, répondit Steele : c'est l'affaire d'un quart d'heure, au train que nous allons ; mais, avant une demi-heure, l'incendie sera bien près de nous.

— En effet, il approche d'une manière effrayante, dit Henri ; l'air devient brûlant. »

Les chevaux allaient au galop et déjà on apercevait le reflet des eaux rougies par la lueur du feu.

« Voyez, expliqua le conducteur, déjà les flammes se séparent en deux groupes ; elles ont atteint la rive opposée du White-Lake et se sont arrêtées devant les eaux. L'incendie va s'avancer

à droite et à gauche de la nappe liquide pour continuer sa marche vers l'ouest.

— Nous serons alors dans un cercle de feu, dit Louis.

— Oui, mais ce feu va s'écarter du lac et s'éteindre autour de nous, faute d'aliment. »

On était arrivé sur les bords du White-Lake et une légère fraîcheur avait succédé à l'atmosphère ardente qu'on venait de traverser.

« Voyez là-bas, montra Henri, tendant la main vers le sud, il existe une bande de terre assez longue qui s'avance dans le lac ; le plus sage est de nous y installer : nous serons au frais et à l'abri de tout danger.

— J'allais vous y conduire, » répondit Steele.

On eut bientôt atteint la pointe de terre désignée par Henri. Elle était dégarnie d'arbres et de buissons et couverte seulement d'une herbe fine et de roseaux. En y arrivant, les voyageurs virent un certain nombre de bœufs, de chevaux et d'autres animaux qui s'y étaient déjà réfugiés. Ils se massèrent à l'extrémité du promontoire, laissant le centre aux nouveaux arrivants. Le chariot fut placé sur le bord de l'eau et les chevaux furent laissés en liberté. L'incendie avait fait de rapides progrès. De l'autre côté du lac, les flammes s'étaient éteintes, le long du rivage, mais d'autres avaient tourné la nappe d'eau et continuaient leur course folle vers l'ouest, en deux immenses tronçons. Partout où elles avaient passé, il ne restait que des arbres tordus, un gazon noirci, et le ciel seul, par sa couleur rougeâtre, montra que le désastre n'était pas arrêté.

Le reste de la nuit fut calme et les jeunes gens, jugeant toute veille inutile, purent se reposer des fatigues et des émotions qu'ils venaient d'éprouver. Le lendemain, au point du jour, Henri était descendu du chariot, pour se rendre compte des dégâts causés par l'incendie et voir si le chemin était praticable à travers la prairie ; mais, lorsqu'il eut jeté un coup d'œil autour de lui, il resta stupéfait. A perte de vue, un lac immense enveloppait le promontoire sur lequel la petite troupe s'était installée ; la langue de terre était devenue une île de peu d'étendue. On ne voyait plus trace d'aucune terre à l'horizon. Seuls, des arbres, émergeant de distance en distance, indiquaient l'emplacement de quelques bosquets. Le jeune Canadien réveilla ses compagnons, qui sortirent de la voiture.

« Voilà bien, s'écria Steele, les surprises de la prairie ! A l'incendie succède l'inondation, et celle-ci est aussi rapide et imprévue que l'autre désastre.

— Mais d'où vient cette eau ? demanda Henri.

— Vous savez, répondit le conducteur, que cette partie de la plaine est parsemée de nombreux cours d'eau et de lacs ; c'est par centaines qu'on les compte dans ce pays ; le sous-sol est plein d'eau. Il suffit d'un orage dans les montagnes de l'ouest, pour que ces cours d'eau montent à une hauteur incroyable, pour que les eaux débordent et se rejoignent en quelques heures, quelquefois



A L'INCENDIE SUCCÈDE L'INONDATION

en quelques instants : c'est certainement ce qui est arrivé cette nuit.

— Alors, l'incendie...

— ...A été arrêté par cet obstacle imprévu et tout-puissant.

— Quoi qu'il en soit, repartit William, notre situation ne paraît guère meilleure qu'hier. Comment sortir de cette prison ? Et si l'eau continue à monter, comment échapper à l'inondation ?

— L'eau ne montera plus, répliqua John.

— Qui le prouve ?

— Il est facile de constater qu'elle est déjà descendue de plusieurs pieds ; on peut en juger par le dépôt d'herbes sèches, de bois et de terre qui forme une ligne placée bien au-dessus du niveau actuel.

— D'ailleurs, ajouta Steele, ces inondations disparaissent aussi rapidement qu'elles arrivent. Dans quelques heures, les eaux seront rentrées dans leur lit, mais nous ferons bien d'attendre ici, avant de continuer notre voyage, que le terrain soit raffermi par la chaleur du soleil.

— Les animaux qui s'étaient réfugiés sur cette presqu'île ont disparu, dit Louis ; comment ont-ils pu s'échapper ?

— Il est probable, répondit John, qu'ils ont profité de l'éloignement de l'incendie, avant l'invasion des eaux, pour regagner leurs prairies habituelles.

— Et quand pourrons-nous faire comme eux ? demanda l'enfant.

— Je pense que, dans deux ou trois jours, nous pourrons nous remettre en route. »

Les eaux s'étaient retirées avec une grande rapidité et un vent de l'est qui soufflait en tempête depuis deux jours, sous les rayons d'un soleil ardent, avait bien vite desséché la prairie. Les voyageurs purent enfin quitter le promontoire où ils avaient été menacés par le feu et par l'eau et ils reprirent la direction de Livingstone, sur la Swan-River.

V. — EN ROUTE VERS L'OUEST

Henri et ses compagnons arrivèrent, sans autre incident, à cette petite ville où une population, mêlée de Blancs et d'Indiens, s'occupe activement de l'élevage du bétail. Ils n'eurent pas de peine à trouver M. Peter Cook, auquel Henri présenta la lettre que son père lui avait remise. La connaissance fut ainsi faite, dès le premier abord.

« Je regrette beaucoup, dit M. Peter Cook, que mes déplacements rapides et successifs vous aient obligés à des recherches au sud et au nord du Trans-continental Canadien. Lorsque j'ai envoyé mon adresse à mon ami Elliot, je pensais qu'il me ferait connaître la date de son arrivée. Ne recevant aucune réponse, j'ai dû, avant de retourner à Yale, m'occuper des importants intérêts que je possède sur la Red-River et dans ces prairies ; mais j'avais donné l'ordre de me transmettre toute lettre qui arriverait à Winni-

peg, afin d'y retourner immédiatement, si M. Elliot m'annonçait sa venue.

— Ne pensant pas que vous pouviez quitter la capitale du Manitoba, expliqua Henri, je suis parti avec mes compagnons, sans songer à vous prévenir. C'est donc à ce manque de prévoyance que nous devons les péripéties et les détours de notre voyage.

— Nous n'en sommes pas fâchés, dit William, car nous avons visité des régions intéressantes que le chemin de fer ne nous aurait pas permis de connaître.

— En tout cas, mes amis, conclut M. Peter Cook, tout est bien qui finit bien. Nous allons partir ensemble pour Yale et les mines du Frazer. Il s'agit maintenant de s'occuper activement et rapidement des intérêts de mon ami Elliot, qui sont fort compromis. »

M. Peter Cook confirma alors à Henri les renseignements qu'il avait donnés à son père dans une de ses lettres et les compléta par les détails et les conseils les plus utiles.

« Le gérant, Manuel Alvarez, conclut-il, s'entend avec les mineurs pour s'attribuer la plus belle part du produit des mines, mais, ce qui est plus dangereux, c'est qu'il laisse celles-ci dans un tel état de délabrement que, si l'on n'agit pas énergiquement, elles seront bientôt impossibles à exploiter. Votre père a bien fait de vous engager à me rencontrer à tout prix, car mon intention est de vous accompagner et de vous aider de tout mon pouvoir dans l'exécution de votre mission. Je connais le Frazer, j'ai de puissantes relations dans le pays, de sûrs témoins ; nous réussirons à nous défaire des exploiters qui ruinent mon brave Elliot. »

M. Peter Cook et les jeunes gens reprirent sans tarder le chemin des prairies pour se rendre à Fort-Pelly, où ils devaient prendre le train pour rejoindre la ligne du Transcontinental Canadien qui les conduirait à Yale. Le voyage se fit dans les meilleures conditions, et, huit jours plus tard, les voyageurs arrivaient dans la vallée du Frazer, après avoir franchi les défilés pittoresques des montagnes Rocheuses.

Les mines de M. Elliot se trouvaient dans la montagne, au nord d'Yale, sur la rive droite du Frazer, à deux jours de marche de la petite ville habitée par M. Peter Cook. Celui-ci, qui faisait souvent le voyage du Frazer aux mines, possédait tous les moyens nécessaires à un transport rapide et commode : aussi, dès le lendemain de leur arrivée à Yale, l'ami de M. Elliot et ses compagnons quittèrent cette ville pour gagner la région des mines. M. Peter Cook eut le soin de s'adjoindre deux mineurs, Jack et Philip, qui lui étaient dévoués.

« La route, écrit un voyageur, est taillée dans les flancs de la gorge. Ses détours perpétuels la font ressembler à une chaîne d'S. C'est par une série de tournants rapides que, tour à tour, elle descend au plus profond de la vallée ou escalade vivement quelques-unes de ces hauteurs qui ont l'air de lui barrer complètement le passage. Au fond, le Frazer écume, fait rage, dans un ravin resserré où ce fleuve, large de plus de 400 mètres en amont, est obligé de passer avec une vitesse vertigineuse.

Les voyageurs avançaient avec beaucoup de peine à travers ces gorges sauvages où il y avait place à peine pour la route et le cours d'eau. Il a fallu, tantôt, tailler le chemin dans le granit ; tantôt, il est suspendu au-dessus du précipice, sur un pont à claire-voie. Le soir, on campa au pied des montagnes, sur les bords d'un lac auquel affluaient, par des vals étroits, un grand nombre de ruisseaux et de petites rivières, descendus des hauts sommets, en cascades bruyantes et capricieuses.

John, qui s'était éloigné, espérant rencontrer un gibier pour augmenter le menu du dîner, ne rentra pas au camp à l'heure du repas. On tira des coups de fusil pour lui indiquer la bonne voie et, en même temps, William et Henri montèrent sur un rocher isolé et fort élevé, où ils allumèrent un grand feu qui devait servir de signal au Californien. Cependant, la nuit se passa sans que celui-ci revint auprès de ses compagnons. Henri, très inquiet, décida qu'on ne quitterait pas le campement avant le retour de John.

« N'aurait-il pas été attaqué par des Indiens ? demanda le petit Louis.

— Sous ce rapport, répondit M. Peter Cook, il n'y a aucune crainte à avoir. Les Indiens qui se trouvent encore dans ces forêts ou sur ces hauteurs sont de pauvres diables qui ne demandent qu'à gagner leur vie, en rendant service aux Blancs.

— Notre brave John, dit Henri, s'est sans doute perdu dans un de ces cañons qui forment un dédale inextricable autour de nous.

— Heu eusement il a son fusil et des munitions ; le gibier ne manque pas et il connaît assez bien la montagne pour savoir se diriger.

— A moins qu'il ne soit blessé, répartit Louis : il a pu être attaqué par un ours.

— Il a pu aussi rouler dans un de ces abîmes, ajouta William.

— C'est ce que je crains, répondit Henri ; John ne s'est jamais mis en retard ; il faut qu'une cause absolument indépendante de sa volonté le retienne loin de nous ; nous devons donc tout tenter pour le retrouver au plus tôt. »

On décida de se partager entre trois groupes pour opérer les recherches. M. Peter Cook et Louis devaient rester au campement, pour garder la voiture et les chevaux ; William et le mineur Jack retourneraient en arrière jusqu'au dernier campement ; enfin, Henri et le mineur Philip parcourraient tous les défilés des envi-



LA ROUTE EST TAILLÉE DANS LES FLANCS DE LA GORGE

rons, en tirant des coups de fusil le plus souvent possible, pour attirer l'attention de John. On mit aussitôt cette résolution à exécution. M. Peter Cook et Louis, restés au campement, passèrent deux jours dans une solitude complète, n'ayant aucune nouvelle de John ni des jeunes gens partis à sa recherche. Ce fut pour eux des heures cruelles, remplies d'angoisse et de tristesse. Enfin, le soir du second jour, William et Jack revinrent au campement, sans avoir fait aucune découverte.

« Pas un indice, pas une trace de John, dit William ; nous avons fouillé les ravins, escaladé les hauteurs, tiré des coups de fusil d'heure en heure, tout cela inutilement ; nous sommes revenus seulement après nous être complètement assurés que notre camarade ne se trouve pas dans un des défilés qui aboutissent à ce lac. »

Ce premier insuccès augmenta l'inquiétude des voyageurs.

« Que sont devenus nos compagnons ? répétait William, ont-ils retrouvé ce pauvre John ?

— Maintenant que vous êtes tous deux ici, je pourrais aller au-devant de nos amis, dit M. Peter Cook.

— Et moi aussi, s'écria Louis, j'irai à la recherche de mon frère !

— Attendez encore une journée, répondit William ; j'ai la plus grande confiance dans l'habileté et l'énergie de Henri.

— Le mineur Philip est aussi un homme sûr et habitué à ces montagnes ; nos amis ne peuvent s'égarer, mais ce pauvre John...

Le lendemain, dans l'après-midi, des coups de feu et des cris joyeux retentirent au loin et l'on vit arriver Henri et Philip, ramenant John sur un de leurs chevaux. Le malheureux était dans un triste état ; il avait tous les membres meurtris et la figure en sang, mais sa bonne humeur ne l'avait pas abandonné.

« Rien de cassé ! s'écria-t-il, lorsqu'il aperçut William et ses amis ; c'est une **chance** inouïe ! »

On lui fit un chaleureux accueil et tous les soucis que son absence avait causés firent place à une joie sincère. Henri et le mineur avaient trouvé John à plusieurs lieues du campement, étendu dans un ravin, sur le bord d'un précipice où il se serait brisé, s'il avait fait le moindre mouvement. Avec des efforts prodigieux, ils le hissèrent, au moyen de cordes, jusqu'au sommet du défilé où étaient restés les chevaux, et ils purent revenir sans autre accident, à travers la forêt.

« Mais quel heureux hasard vous a conduits à l'endroit où était tombé ce pauvre John ? demanda William.

— Nous avions visité tout le pays, à plus de 30 kilomètres à la ronde, répondit Henri, sans découvrir aucune trace de John, et nous allions rentrer au camp, le désespoir dans l'âme, lorsque notre attention fut attirée par la vue d'un cheval attaché à un arbre, à l'entrée d'une clairière. A côté, nous reconnûmes la selle et les guides de John ; mais lui, qu'était-il devenu ? Un accident avait dû se produire. Était-il parti à pied, à travers la forêt ? Nous ne savions à quel parti nous arrêter et nous résolûmes de fouiller cette place dans ses moindres recoins. Après de longues



ILS LE HISSÈRENT AVEC DES EFFORTS PRODIGIEUX

recherches, nous trouvâmes John, comme nous vous l'avons dit ; nous avions passé plusieurs fois auprès de lui, sans soupçonner qu'il pût être tombé dans un tel abîme. »

Lorsque le brave Californien fut un peu reposé, il répondit aux instances de tous, en racontant comment cette aventure lui était arrivée.

« Après vous avoir quittés pour aller à la chasse, dit-il, je rencontrai, à quelques lieues d'ici, une troupe d'élaus magnifiques. Ils s'enfuirent, après avoir essuyé quelques coups de feu qui du ent en blesser un ou deux. Je les poursuivis avec acharnement, absolument décidé à vous ramener l'un d'eux sans songer que je m'éloignais du campement, dans une région sauvage où je pouvais m'égarer d'autant plus facilement que la nuit approchait.

« C'est ce qui arriva. Après une longue course, les élaus disparurent dans la montagne et je songeai au retour ; mais, tandis que j'essayais de retrouver mon chemin, la nuit survint. J'avais bien fait une dizaine de lieues depuis mon départ et il était inutile de songer à revenir au campement, avant le lendemain matin. J'allumai donc du feu dans une clairière et j'attachai mon cheval à un arbre voisin. Je n'avais rien à me mettre sous la dent, mais une soif ardente me dévorait et je cherchai s'il ne se trouvait pas un ruisseau dans le voisinage. Après quelques pas, j'aperçus un cours d'eau au fond d'un ravin que je crus peu profond. Je me mis à descendre par une pente d'abord assez douce : je m'accrochais aux saillies du rocher ; mais tout à coup une pierre sur laquelle je m'appuyais se détacha de la paroi et je fus précipité dans le vide. Je roulai de roche en roche et je restai heureusement attaché à une pointe de granit, suspendue au-dessus du précipice. Combien de temps restai-je évanoui dans cette situation terrible ? Je n'en sais rien, car je ne revins à moi que quand M. Henri et Philip m'eurent ramené sur le plateau et ranimé au moyen d'un excellent cordial. Vous savez le reste. »

Tout le monde avait écouté cet émouvant récit avec une grande attention ; on félicita le courageux Californien de s'être tiré si heureusement de ce mauvais pas et ses sauveteurs reçurent les plus sincères éloges.

VI. — DANS LES MINES

La petite caravane reprit, dès le lendemain, sa marche vers la région des mines. Déjà, les nombreux cours d'eau qui descendent des montagnes et vont se jeter dans le Frazer étaient remplis

de chercheurs d'or occupés à laver la terre au moyen d'écuelles qu'ils plongeaient dans l'eau. Ces hommes travaillaient sous un soleil brûlant, la figure hâlée, les vêtements souillés et déchirés et les jambes dans l'eau jusqu'aux genoux. Ils retiraient dans leurs écuelles une terre jaunâtre qu'ils délayaient en agitant et en faisant tournoyer le récipient. La poudre d'or se déposait dans le fond, tandis qu'ils rejetaient l'eau et les graviers restés au-dessus.



CES HOMMES TRAVAILLAIENT SOUS UN SOLEIL BRULANT

L'un de ces mineurs vint montrer aux voyageurs une pincée de poudre étincelante qu'il venait de recueillir, en quelques secondes, pendant qu'on le regardait.

« Vous menez ici une vie bien dure, dit Henri.

— Oui, mais, si la vie est dure et si nous manquons souvent du confortable, nous avons du moins le grand air, la liberté qu'on n'a pas dans les mines et toujours l'espérance de rencontrer une bonne pépite qui nous apportera la fortune.

— En trouve-t-on souvent de ces pépites merveilleuses ?

— Oh ! ce n'est plus comme au début ; maintenant, c'est une vraie loterie. »

Les mines de M. Elliot qui peuvent rapporter des bénéfices énormes, étaient en mauvais état, comme l'avait dit M. Peter Cook. Henri fit connaître sa qualité au gérant Manuel Alvarez et lui déclara, au nom de son père, qu'il était relevé de ses fonctions ; mais le Mexicain le prit de haut et prétendit que deux nouveaux puits, creusés sur le terrain aurifère, étaient sa propriété et qu'il avait seul le droit de les exploiter. Il était inutile de discuter avec cet homme violent et malhonnête qui pouvait soulever les mineurs et amener des scènes regrettables.

« Retirons-nous, dit M. Peter Cook à son jeune ami ; je sais le moyen de faire cesser les prétentions de ce mauvais gérant ; vous avez bien tous les plans et les actes qui prouvent les droits de votre père ? »

— Oui, je possède tous ces papiers en bon ordre.

— Eh bien ! Rendons-nous à Lytton, petite ville située sur le Frazer, tout près d'ici. Vous déposerez votre plainte entre les mains du chef de la justice, près duquel j'appuierai vos droits. Vous verrez qu'ici les voleurs ne sont pas ménagés. »

Les jeunes gens suivirent ce conseil. Accompagnés de M. Peter Cook, ils allèrent exposer au juge du territoire les griefs qu'ils avaient contre Manuel Alvarez ; Henri mit sous ses yeux les plans des mines et les actes qui prouvaient les droits de propriété de M. Elliot. Aussitôt le chef de la justice, suivi d'agents, se mit en route pour Elliot-Claim et, après avoir constaté la fausseté des déclarations du gérant et les malversations qu'il avait commises, il donna l'ordre de l'arrêter pour être jugé selon les lois du pays.

Henri et ses compagnons restèrent à Elliot-Claim tout le temps nécessaire à la restauration des galeries et des puits. M. Peter Cook leur fut un excellent auxiliaire, et tous, après plusieurs mois d'absence, reprirent la route de Québec, heureux du résultat de leur voyage.



DE JOLIS LIVRES D'ÉTRENNES

Rabelais pour la jeunesse

Les amusantes aventures de Gargantua et de Pantagruel. Texte adapté par Marie BUTTS. *Trois jolis volumes* (Gargantua, 1 vol.; Pantagruel, 2 vol.), illustrés chacun de 4 planches en couleurs et de nombreux dessins originaux de F. FAU. Chaque vol., couvert. en coul. 3 fr. 50

La Science amusante

par TOM TIT. *Trois volumes* illustrés, contenant chacun cent expériences instructives et amusantes. Chaque volume, broché. . 4 francs
Relié toile. 7 fr. 50

La Nature en images

par F. FAIDEAU et Aug. ROBIN. *Quatre jolis volumes* illustrés de ravissantes fotogr. : *La Terre et l'Eau*, 5 fr.; *Les Plantes et les Fleurs*, 5 fr.; *L'Homme et les Bêtes*, 5 fr.; *Les Pierres et les Terrains*. . . 4 francs

L'Art, simples entretiens

par PÉCAUT et BAUDE. Beau vol. illustré. Br., 3 fr.; rel. toile. 6 francs
(Majoration temporaire de 30 % sur les prix ci-dessus)

Chez tous les libraires

et LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, Paris (6^e)

Un beau cadeau
d'étrennes

o o o

L'ENCYCLOPÉDIE DE LA JEUNESSE

Qui? Pourquoi? Comment?

SIX BEAUX VOLUMES

de 720 pages (format 18 × 25 cent.),
illustrés chacun de 900 gravures, soit

4 300 pages - 5 400 gravures

Chaque vol., relié toile amateur, tête dorée.

Les six volumes pris ensemble (120 fr.) peuvent
être payés à raison de 7 fr. 50 par mois (comptant).

L'Encyclopédie de la Jeunesse, qui a eu
un si grand succès au fur et à mesure
de son apparition, est aujourd'hui complète.
Les six volumes dont elle se compose
forment à eux seuls la plus riche, la plus
intéressante et la plus variée des biblio-
thèques : tout le savoir humain y est mis
à la portée de la jeunesse sous la forme
la plus nouvelle et la plus attrayante.
C'est un des plus utiles et des plus beaux
cadeaux à demander pour vos étrennes.

o o o

En vente chez tous les libraires
et LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse